

The Residents : avec une brique et un fanal

Ralph Elawani

Number 266, Fall 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89842ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

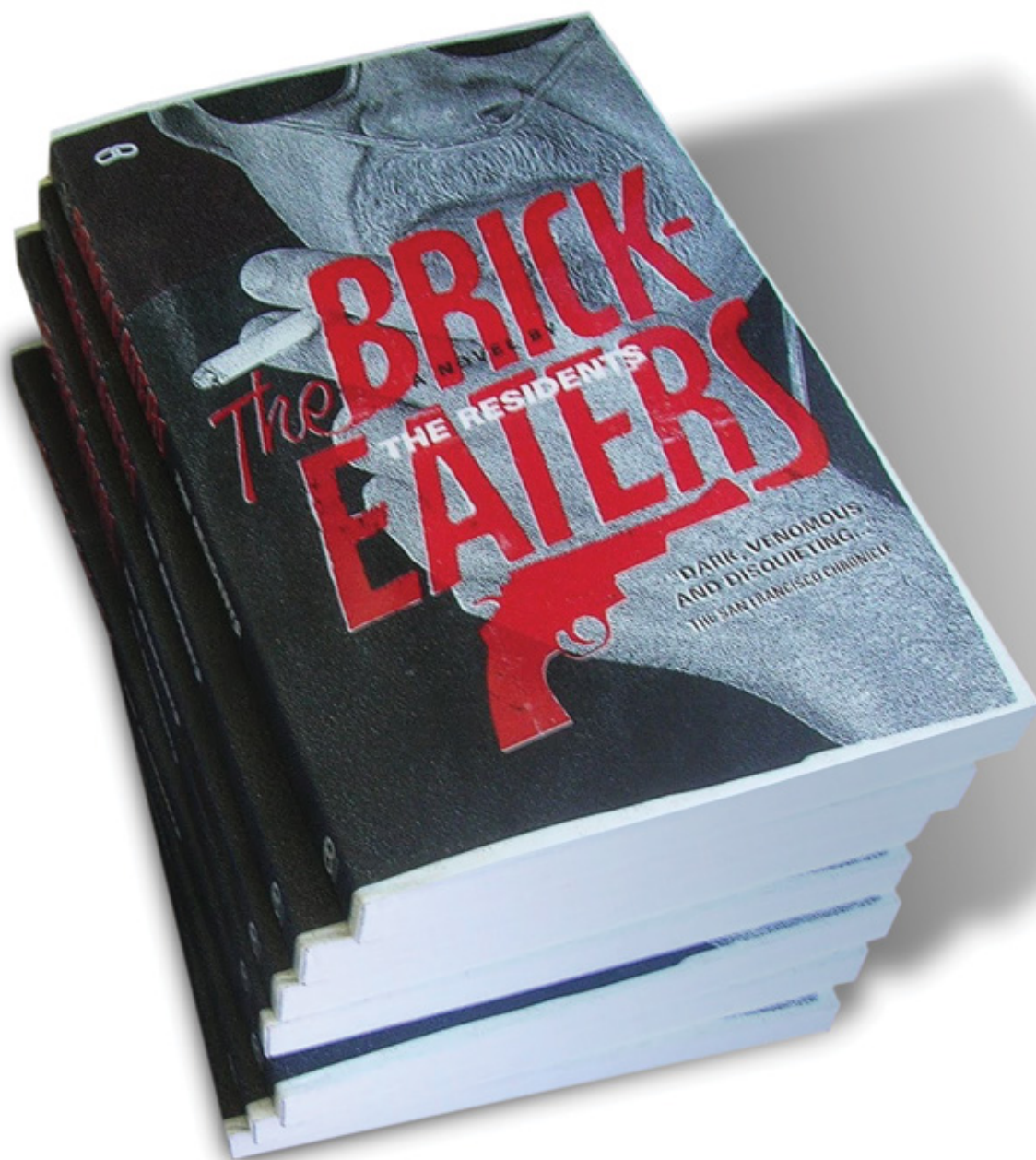
[Explore this journal](#)

Cite this review

Elawani, R. (2018). Review of [*The Residents : avec une brique et un fanal*].
Spirale, (266), 6–9.

THE RESIDENTS: AVEC UNE BRIQUE ET UN FANAL

Par Ralph Elawani



Inspirés par deux articles publiés dans le New York Times, les Residents ont fait leur entrée dans le monde littéraire en juillet 2018, avec un polar tordu, placé sous le signe du survivalisme et du big data. La parution de ce premier roman, intitulé The Brickeaters (Feral House), soulève inévitablement une question : comment reçoit-on une nouvelle œuvre d'un groupe si prompt au canular et au pastiche ? À l'occasion de ce reportage, Spirale a pu s'entretenir avec Homer Flynn, le « représentant officiel » du cryptique ensemble sanfranciscain.

On a souvent répété que la seule certitude au sujet des Residents est que l'on ne sait rien d'eux. Après plus de 45 ans de carrière, au-delà de 60 albums (studio, live et compilations), trois CD-ROM, dix DVD et un chapelet de courts métrages et de projets d'art multimédia, l'affirmation peut néanmoins nous rouler en bouche comme du foie de veau cru. Qu'y aurait-il à savoir de plus au sujet du groupe ? Le nom des membres, leurs adresses respectives et le nom de jeune fille de leurs mères ? Allons donc.

En vérité, dès sa formation, le groupe appartenait déjà en quelque sorte au domaine public. En fait foi l'origine de son patronyme, gracieuseté du producteur Hal Halverstadt. L'homme qui avait signé Captain Beefheart sur l'étiquette Warner Brothers et à qui les musiciens avaient fait parvenir une maquette baptisée « The Warner Bros. Album » – en pensant qu'un admirateur de Beefheart y serait sensible –, n'avait pas trouvé de destinataires à qui envoyer sa lettre de refus. Il avait donc posté le tout aux « occupants » (Residents) de l'appartement d'où avait été envoyé l'album, tout en prenant soin d'ajouter la mention « A » pour « Ariginality ». Depuis, les Residents sont ce que l'on veut bien qu'ils soient, et ce, même si les membres (restants) ont « révélé » leur identité en s'adonnant des prénoms « Randy », « Chuck » et « Bob » en 2010.

Officiellement actifs depuis décembre 1972, les Residents multiplient à ce jour les communications par la voie de la Cryptic Corporation. À la manière d'une multinationale ambitieuse, le

groupe s'exprime par l'entremise de son « porte-parole officiel », Homer Flynn, lequel insiste encore sur le fait qu'il n'est pas « Randy », le chanteur du groupe.

En juillet dernier, les Residents se sont attaqués à l'un des genres les plus iconiques de la littérature américaine : le roman noir. Racontant l'histoire de Frank Bloodjet, un écrivain paumé et alcoolique de Los Angeles venu à la pêche au Pulitzer au milieu du Missouri, *The Brickeaters* est un roman dans lequel les rebuts du web et du libre-échange hantent le paysage et l'imaginaire de l'Amérique profonde.

Deux articles du *New York Times* l'ont inspiré : un fait divers au sujet d'un braqueur âgé se déplaçant avec sa bonbonne d'oxygène, et un reportage sur le métier de « modérateur de contenu web ». Trois personnages et un absent sont au cœur de l'histoire, dont l'impondérabilité, la concision et l'humour décalé rappellent – dans les meilleurs moments – Kurt Vonnegut : Frank Bloodjet, « l'écrivain-déTECTIVE » ; Wilmer « Willy » Graves, le criminel à la bonbonne d'oxygène, mort dans une déflagration suspecte ; Ted « Stork » Hendricks, l'acolyte devenu témoin ; et Crawford Beastley, le chef d'une milice d'extrême droite se passionnant pour les armes à feu, les réserves d'eau potable et l'éradication d'Hollywood.

Pour le simple plaisir de me faire monter un beau grand bateau, j'ai téléphoné à Homer Flynn afin d'en savoir plus. Mais à quoi m'attendais-je ?

Sortir Homer du sous-sol

Il est 14h, heure de San Francisco, lorsqu'une voix grave et monotone se manifeste à l'autre bout du fil. C'est celle d'Homer Flynn, qui m'explique qu'il doit sortir de chez lui puisque des entrepreneurs effectuent des travaux dans son sous-sol. À 72 ans, Flynn est le débit professionnel et le visage binoclard du groupe depuis près de 40 ans. Le narrateur peu fiable d'une aventure artistique qui consiste justement, depuis le début, à jouer sur deux pans : le canular et le pastiche.

Que dire, donc, d'un roman signé par un groupe dont la caractéristique première est d'avoir sacrifié l'ego de ses membres au profit de la chose collective, et qui s'ouvre sur la dédicace : « À mon père » ? Doit-on en partant y lire l'humour pince-sans-rire des Residents ? Les propositions littéraires collectives signées d'un seul nom sont généralement l'apanage des groupuscules d'avant-garde. Au cours des années 1990, plusieurs activistes – surtout des milieux post-opéraïstes, en Italie – signaient ainsi des tracts du nom de Luther Blisset. D'une manière similaire, on a cru durant un bon moment que l'auteur « anarchosoufi » Hakim Bey (*T.A.Z.*) – l'une des cibles du « groupe » Luther Blisset – était également une entité derrière laquelle se cachaient d'autres activistes. En ce sens, pourquoi ne serait-il pas permis de regarder cette dédicace comme un miroir tendu à l'Amérique qui a enfanté le roman ? Un peu à la manière de Picasso qui, interrogé par un officiel allemand, durant l'Occupation, au sujet d'une photo de *Guernica*, avait répondu à la question « C'est vous qui avez fait ça ? » par « Non, c'est VOUS ! », les Residents remercieraient-ils leur Midwest natal ? Bien essayé, mais il semblerait que non.

Dans son habituelle contenance, en parlant du groupe et de ses membres à la troisième personne du pluriel, Homer Flynn explique que ce détail est simplement l'œuvre d'un des membres qui s'est permis de souligner la mémoire de son père, qui le destinait à l'écriture plutôt qu'à la musique. L'entrevue sera longue...

« L'ignorance de votre culture n'est pas considérée comme cool »

Dans l'une de ses communications célèbres, la Cryptic Corporation avait employé, en 1978, le slogan « *Ignorance of your culture is not considered cool!* ». La phrase a depuis collé aux semelles du groupe. Il allait de soi qu'une incursion littéraire se ferait par le genre de Chandler et de Hammett, aussi américain que la tarte aux pommes, le baseball et les guerres frauduleuses. Néanmoins, quiconque a fréquenté celui-ci avec un peu d'assiduité le

sait : le polar est davantage que le polar. Comme le disait le regretté Jean-Patrick Manchette : « Rions en tout cas encore une fois des feuillistes qui affirment sempiternellement de tel ou tel ouvrage qu'il est davantage qu'un "roman policier". Le roman noir, grandes têtes molles, ne vous a pas attendus pour se faire une stature que la plupart des écoles romanesques de ce siècle ont échoué à atteindre. »

Première ingérence des Residents dans le champ littéraire, *The Bricklayers* confirme ce que Barbara London, conservatrice du département « New media » au MoMA, de 1977 à 2013, expliquait dans le documentaire *Theory of Obscurity*, que Don Hardy a consacré au groupe en 2015 : « Voici un groupe qui a réellement compris le langage. »

« PENSEZ-Y UN PEU, UNE FOIS QUE VOUS AVEZ UN MULTIMILLIONNAIRE FOU ET CONSPIRATIONNISTE, JUSQU'OU POUVEZ-VOUS ALLER DANS LA FICTION ? »

Ceci dit, pour Flynn – ou plutôt, selon le groupe – le langage est simplement le médium à travers lequel les histoires peuvent être racontées : « *Les Residents se sont toujours considérés comme des storytellers. La plupart de leurs chansons ont des personnages. Ils ont par ailleurs aussi écrit deux scénarios de films et adapté un autre roman en CD-ROM/jeu vidéo [Bad Day on the Midway, 1995].* » *The Bricklayers* ne serait qu'une progression logique ? Allons donc.

Ramené à son degré zéro, *The Bricklayers* s'avère avant tout le récit d'un homme (Frank) qui ambitionne de raconter une bonne histoire. Néanmoins, le roman témoigne aussi de la manière dont la transmission des récits altère ceux-ci. C'est donc

forcément aussi l'histoire de Ted Hendricks, un « modérateur de contenu » trentenaire, qui devient la deuxième voix du livre, alors que Frank est graduellement relayé au poste de modérateur du « contenu » produit par son nouvel acolyte. Les témoignages de cet expert des méandres de YouTube, cités en italique dans le texte, peuvent se lire comme un autre niveau de diégèse, mais aussi comme l'article que Frank envisage initialement d'écrire.

Cette modulation des rôles et des niveaux de narration participe de la fascination du groupe pour les changements de forme. Comme l'explique Flynn, un exemple analogue se trouve du côté de l'album concept *God in Three Persons*, paru en 1988 : « *L'histoire est racontée par un narrateur peu fiable [une espèce de Colonel*

Flynn explique : « *En tant qu'outsider arrivant dans le Missouri, Frank est extrêmement conscient de ce qui l'entoure. Après être devenu amoureux d'une femme qui travaille au poste de police, et s'être ensuite ramassé en prison, en compagnie de Ted, il devient partie intégrante de ce monde. Le reste, le décor, n'est que papier peint.* »

C'est en ce sens que la première partie du livre, intitulée « Bloodjet », est irréconciliable avec la deuxième, « The Stork » (autour de Ted), et la troisième, « Beastley » (autour de Crawford Beastley). Et si la deuxième partie nous fait découvrir les liens qu'entretiennent Ted et le vieux Wilmer Graves, la troisième partie est la culmination des dessous interlopes d'une frange du Midwest américain. Comme l'explique Flynn, d'une manière similaire à ce que Tennessee Williams a souvent fait, l'idée était de faire remonter à la surface la noirceur et les traumatismes engendrés par l'expérience d'une jeunesse passée dans le Midwest ou le sud des États-Unis.

Un roman pour le temps des bouffons

On découvre assez tardivement l'origine du titre du livre. Chose faite, on s'interroge néanmoins au sujet de l'intérêt d'avoir accordé celui-ci au pluriel. En effet, Willy semble, à première vue, être l'unique « *bricklayer* » du roman. Il raconte en ces mots sa dernière journée de « *travail honnête* », qui culmine dans un monologue servi par son contremaître : « *Willy, at some point in life you gotta be real... this brick is real. It has substance and if you learn how to use it, it can give you a lifetime of comfort and security, but you can't eat it... you're a good kid, Willy, but you can't eat bricks. [...] Well, that just pissed me off, so I picked up a hammer an' grabbed that brick an' broke the fucker up in a hundred pieces... an' I ate it... with ol'Edgar watchin' the whole time... that night I pulled my first job an' stuck up a 7-11... Hell! Ain't nobody gonna tell Willy Graves what he can't do.* »

Doit-on alors voir tout ce bouffage de briques comme un effort collectif – et si l'on pousse un brin, un emblème de

"IGNORANCE OF YOUR CULTURE IS NOT CONSIDERED COOL!"

©1978 THE CRYPTIC CORP.



la condition de l'Amérique profonde ? Flynn est de cet avis : « *C'est applicable au monde entier, en fait. Un monde où les gens ont tous leurs briques à manger.* »

Supposément écrit sur la route au cours des dernières années, *The Brickeaters* est aussi un roman de l'ère Trump, celle du « décomplexage » des individus face à leurs positions extrémistes dorénavant considérées comme légitimes. En fait foi le personnage de

Crawford Beastley, survivaliste à la tête d'une milice baptisée la PAGWA (Purity and Grace Is Water and Guns) – un homme qui a « *l'âme d'un poète enterrée dans la bullshit* », un « *water warrior* » possesseur d'une fortune de 267 millions de dollars (fruit de son improbable chance à la loterie), un écorché psychotique dont les interjections EN CAPITALES se lisent comme les monologues d'un GI JOE souffrant d'encoprésie langagière.

« *Vous avez parfaitement raison de le voir comme un personnage trumpien, explique Flynn. Néanmoins, le seul problème est que le livre a été écrit alors que Trump n'était pas président. Il était déjà le bouffon que nous connaissons tous, mais n'était pas encore en poste* ». Beastley s'avère, malgré tout, la création dont le groupe est le plus fier : « *Pensez-y un peu, une fois que vous avez un multimillionnaire fou et conspirationniste, jusqu'où pouvez-vous aller dans la fiction ?* »

Émule d'un Lavigueur coincé dans l'univers d'Alex Jones, Beastley n'est néanmoins pas le seul personnage qui semble être le prolongement d'une autre figure de la culture américaine. Bien que les Residents avouent ouvertement avoir été influencés par Philip K. Dick et Kurt Vonnegut, leur plus grande influence, au dire de Flynn, serait J. D. Salinger et son *Catcher in the Rye*.

Difficile de le voir à première vue, mais Flynn insiste : « *Vous connaissez Holden Caulfield, n'est-ce pas ? Alors, imaginez Caulfield dans trente ans, avec un problème d'alcoolisme et un divorce sur le dos. Ça donne pas mal Frank Bloodjet.* » Un témoin de son époque, troublé par le doute et le cynisme.

À ce titre, dans un moment lumineux, lors d'une discussion rapportée par Ted, le modérateur de contenu explique à Bloodjet comment il avait résumé son emploi au défunt Willy : « *[J]'assiste au spectacle de la capacité humaine à infliger le mal, à le documenter et à brandir le tout bien haut afin que tous voient à quel point cela est pratiquement infini... Es-tu certain que tu veux entendre tout ce que j'ai à te dire ?* »

En effet, que peut faire un auditeur attentif face à ce genre de discours ? Probablement tendre à son tour un miroir au monde entier. C'est bien en définitive cette pratique à la fois cruelle et loufoque que Flynn voit dans la relation qu'entretiennent les Residents avec l'Amérique. ■